

J'AI L'ÂGE DE MON EXPÉRIENCE

*« La sagesse ne s'acquiert pas avec l'âge,
La sagesse s'acquiert avec l'expérience. »*

© 2019, ÉDITIONS M'AMUSE
Adresse postale - 71 rue Carnot, 92300 Levallois

www.leseditionsmamuse.fr

ISBN 978-2-9567964-0-4

KENTIN PAREZ

J'AI L'ÂGE DE MON EXPÉRIENCE



*Écrite à l'âge de 17 ans avec l'aide de Nelly Kervazo,
« J'ai l'âge de mon expérience » a été représenté pour la
première fois à Paris le 25 Mai 2017 au Théâtre de la
Bastille.*

*Mise en scène :
Kentin Perez, Julia Recca*

*Distribution :
Gary Guénaire, Mathilde Aurier, Kentin Perez*

PERSONNAGES

Guillaume
Elle (ou Lui)
Alma

à Toi.

Parole d'un produit du marché.

Public.

Thomas
Victor
Jean
Marc
Thibault
Jules
Pierre
Nicolas

Une myriade de pseudonymes pour une personne, une seule et unique.

Depuis sa plus tendre enfance sa mère le considère comme un être divin. Un sujet au rayonnement bienveillant. Il se doute bien que ce jugement n'est autre que le résultat d'un physique angélique dont elle se vante d'en être la créatrice.

Enfant, elle aimait plonger son regard dans le sien pour observer l'innocence de son petit être à travers ce bleu grisé centré sur un visage pâle comme la toge du curé de la paroisse.

« Mon chéri, mon tout petit à moi, ne te fie jamais aux apparences car elles viendraient à te tromper plus de fois que tu ne le penses »

Ha !

Je l'entends encore répéter ces mots il y a quelques mois. Ces mots que l'on débite sans cesse et dont on perd le sens toujours un peu plus que le temps passe.

Maman. Mère, si seulement tu avais vu, si seulement tu avais su...

-1-

Avant scène.

C'était une nuit de décembre, près de 21h, j'étais seul sur un banc public du jardin municipal, avec pour seul auditoire une merveilleuse fontaine, éclairée d'une lumière blanche en raison de l'approche imminente de Noël. Elle paraissait cependant un peu triste, nostalgique. J'ai compris plus tard que ce trouble provenait de l'absence d'eau. C'est étonnant de voir en quoi un simple élément, ici l'eau, peut réduire cette fontaine à une simple statue.

Ce soir là, j'avais 15 ans, ma toute première cigarette en bouche, musique sur les oreilles, occupé à rêvasser. Il y avait rarement du monde à cette heure-ci et quand bien même. Quelques adultes promenant leur chien, toujours le même groupe d'adolescents, là, pour se droguer, et les jardiniers

qui nettoyaient le parc. Nous étions des habitués. Seulement cette nuit là, un inconnu nous a rejoints.

Plateau.

J'aperçois une silhouette fine et élancée qui se fond dans les arbres. Plus elle s'approche, plus j'en dessine un portrait détaillé.

Bel homme, un mètre quatre-vingt, brun comme l'ébène, les cheveux en bataille, une trentaine d'années, élégant et légèrement bronzé.

Il s'assied. Souris lui. Il me fait signe d'arrêter ma musique. Sa timidité, cachée derrière une certaine assurance, est presque touchante.

Il se racle la gorge, signe de nervosité :

- « Ce n'est pas très commun ce que je vais te demander mais j'aimerais savoir s'il est possible que je te paie pour la nuit ? »

Que l'on me paie pour la nuit ?

Moi ?...

C'est très étrange ; je me sens à la fois touché et pris d'excitation.

Oh combien c'est séduisant d'avoir l'occasion de découvrir cette facette de la vie ; le marché de soi. La découverte d'un bien de consommation, d'une ressource inépuisable et pourtant rare.

- « Ça a le mérite d'être clair au moins. À première vue, je n'y vois pas d'inconvénient.

- Je ne m'attendais pas à ce que tu acceptes.
Je me suis dis qu'il fallait essayer quitte à me faire
refouler mais je ne regrette pas.

- Ne sois pas étonné, je suis plutôt quelqu'un de
curieux.
Seulement, il y a une règle.
Une seule et unique règle :
tu ne touches pas à mes fesses. »

Il se met à rire et s'engage à respecter la clause du
contrat.

Il me demande mon nom.

- Thomas.

- Enchanté Thomas, moi c'est Michael. »

Avant scène.

Nous nous sommes donc levés du banc,
direction l'hôtel le plus proche et une chambre pour
la nuit. C'était un bel hôtel ; un Mercure.

Ça avait de la gueule tout de même.

J'avais l'impression d'être Julia Roberts dans
Pretty Woman. J'avais fièrement jusqu'à
l'ascenseur en me répétant sans cesse : « ton
innocence est en train de se faire la malle bien
plus tôt que prévu ». Certains diront que c'était
dangereux, d'autres comprendront cette attirance
pour l'inconnu.

Une fois parvenus au monte charge humain, nous
étions côte à côte, puant la confiance et pourtant

tellement nerveux. Une première pour lui aussi je pensais.

Heureusement la voix électronique de l'ascenseur permis de sauver le malaise qui régnait dans cet espace confiné :

- « 2ème étage »

Je me suis mis à sourire légèrement. De souvenir, le niveau de l'étage définit le prix de la chambre et donc les moyens de l'occupant. Tant mieux, ce n'était pas l'argent qui m'intéressait.

Nous étions dans la chambre numéro 224. Petite mais jolie.

Sur les murs beiges, des photos de paysages paradisiaques. Au centre de la pièce, contre le mur du fond, un grand lit deux places, encerclé par deux petites tables de chevet d'un gris métallisé. À l'entrée de la chambre, un bureau de type IKEA, imitation boiserie ancienne, flanqué d'un fauteuil du même beige que les murs.

Souriant, il me demanda de me mettre à l'aise. À poil quoi ! J'ai donc commencé à enlever mes vêtements sous son regard gêné et pourtant si sûr de lui.

Plateau.

Je déboutonne mon pantalon. Il se lève, me porte et me pose sur le matelas abîmé par les coups de bassin des clients précédents.